



De la campagne d'Italie à Waterloo, la scène de bataille dans le roman *

Michel Delon

Sorbonne Université (<michel.delon@sorbonne-universite.fr>)

Citation: M. Delon (2020) De la campagne d'Italie à Waterloo, la scène de bataille dans le roman. *Lea* 9: pp. 93-106. doi: <https://doi.org/10.13128/LEA-1824-484x-12419>.

Copyright: © 2020 M. Delon. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<https://oajournals.fupress.net/index.php/bsfm-lea>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution – Non Commercial – No derivatives 4.0 International License, which permits use, distribution and reproduction in any medium, provided the original work is properly cited as specified by the author or licensor, that is not used for commercial purposes and no modifications or adaptations are made.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Abstract

Can a novelist recount a battle? Above all a Napoleonic battle, at a time when knightly combat gives way to mass slaughter, when the use of artillery marks an irrevocable change? Balzac planned, but never wrote, a novel called *La Bataille*. He chose the Battle of Essling of 1809, when Napoleon decisively replaced Bonaparte, when the Revolutionary general disappeared before the imperial conqueror. Pigault-Lebrun's *Jérôme*, Nancy's *Alphonse de Coucy*, and the young novelist Sophie Gay's *Mémoires d'un jeune aide-de-camp* help us to understand Fabrice Del Dongo's blindness in *La Chartreuse de Parme* as well as to appreciate *La Bataille* (1997), Patrick Rambaud's delightful pastiche of the novel that Balzac did not write.

Keywords: battle, history, Napoleon, novel, perspective

Pour Gaspard

Jusqu'à aujourd'hui, la France souffre de schizophrénie à l'égard de Napoléon Bonaparte, général républicain et monarque singeant l'Ancien Régime, promoteur du Code civil et incorrigible traîneur de sabre, Dr Jekyll et Mr Hyde de l'histoire nationale. Deux exemples prouvent assez cette difficulté à trouver une distance historique et critique à l'égard de celui qui termine la Révolution et ouvre le XIXe siècle, qui fait rêver à une Europe unie et consacre dans le sang une prise de conscience nationale, souvent nationaliste des peuples du continent. Pierre Larousse fournit un premier exemple. Il lance sous le Second Empire son *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*. Le tome deuxième qui paraît en 1867 comporte un immense article "Bonaparte" qui commence en fanfare:

* Ce texte a été présenté au Congrès "Fu vera gloria? Napoléon entre sacralité et parodie, rencontres franco-italiennes dans les 250 ans de la naissance de Napoléon (1769-2019)", organisé par Barbara Innocenti, Manon Hansemann et Marco Lombardi, qui s'est déroulé à Florence et à Pistoia du 30 novembre au 6 décembre 2019.

le nom le plus grand, le plus glorieux, le plus éclatant de l'histoire, sans en excepter celui de Napoléon. Général de la République française, né à Ajaccio (île de Corse) le 15 août 1769, mort au château de Saint-Cloud, près de Paris, le 18 brumaire an VIII de la République française, une et indivisible (9 novembre 1799). (Larousse, II, 920 a)

Plus de vingt-cinq pages et une centaine de colonnes plus loin, la conclusion de l'article nuance la brutalité polémique de l'ouverture par une réflexion de philosophie de l'histoire:

Sans doute, en voyant le héros d'élever au rang de chef d'État, les âmes républicaines ont dû souffrir; elles en souffrent encore, quand elles n'écoutent que leurs généreux sentiments; mais en y réfléchissant, en constatant l'état des esprits et la force qu'avait reprise par toutes sortes de moyens, plus condamnables les uns que les autres, les contre-révolutionnaires de tous bords, royalistes et autres, on sent qu'il eût été difficile, sinon impossible de sauver la République par les moyens ordinaires. Il nous semble, après tout, à considérer les choses de haut et selon la philosophie de l'histoire, de c'est un grand préjugé démocratique de considérer d'une manière absolue -nous pourrions même dire brutale- sans aucune restriction le grand dictateur de la Révolution française comme l'ennemi de cette Révolution. (Larousse, II, 946 b)

L'article "Napoléon Ier" paraît dans le tome onzième en 1874, c'est-à-dire après la chute du Second Empire:

Par une fiction que nos lecteurs ont bien compris, nous l'[ce personnage] avons même enregistré comme mort le 19 brumaire an VIII. Il était mort en effet et comme capitaine républicain et comme fils de la Révolution et, à partir de ce moment, on ne voit plus en lui que le dictateur politique et militaire et l'imitateur des Césars. C'est en quelque sorte un autre personnage et ce sont aussi des temps nouveaux. (Larousse, XI, 804 c)

Pierre Larousse en profite pour dénoncer la tyrannie de l'oncle et du neveu. L'autre exemple est tout récent. Une exposition franco-allemande devait être consacrée à Bonn et à Paris, dans le sillage des travaux historiques communs aux deux pays. L'exposition fut présentée au Centre fédéral d'art et d'histoire de Bonn, de décembre 2011 à avril 2012, elle avait adopté un titre frappant *Napoléon und Europa. Traum und Trauma*. Rêve et cauchemar, ou, autres traductions possibles, le rêve et la blessure, la fascination et le dégoût. Le commissariat en était confié à une historienne française Bénédicte Savoy, spécialiste des spoliations d'œuvres d'art autour de 1800¹. De mars à juillet 2013, une exposition dérivée de la première a été installée à Paris dans le Musée de l'armée, aux Invalides, où se trouve le sarcophage de l'Empereur et qui restent le foyer d'un culte napoléonien. Le titre était raccourci "Napoléon et l'Europe". La manifestation était soutenue, d'une certaine façon contrôlée par l'armée et par la Fondation Napoléon, elle-même liée au Souvenir napoléonien. Bénédicte Savoy qui n'était pas responsable de cette seconde installation a participé au catalogue, en posant la question: "Exposition impossible?" (Savoy 2013, 98) Elle explique que le projet à Bonn était de s'intéresser non à l'homme mais au phénomène; elle constate que la France n'était sans doute pas encore prête à dépasser les tensions entre compréhension et commémoration, point de vue national et perspective européenne. Le vol des œuvres d'art pillées en Italie et en Allemagne pour constituer un Muséum européen à Paris devient dans ce catalogue des "translocations patrimoniales" (Robbe, Lagrange 2013, 80).

Cette difficulté à trouver la bonne distance me paraît manifeste dès la littérature romanesque contemporaine des événements, dans la mise en scène des batailles napoléoniennes. Balzac se projette sans doute dans le personnage de Louis Lambert quand il lui fait déclarer:

¹ Et plus récemment de restitution de l'art africain: voir Sarr, Savoy 2018.

En lisant le récit de la bataille d'Austerlitz, me dit-il un jour, j'en ai vu tous les incidents. Les volées de canon, les cris des combattants retentissaient à mes oreilles et m'agitaient les entrailles; je sentais la poudre, j'entendais le bruit des chevaux et la voix des hommes; j'admirais la plaine où se heurtaient des nations armées, comme si j'eusse été sur la hauteur du Santon. Ce spectacle me semblait effrayant comme une page de l'Apocalypse. (Balzac, 1976-1981, XI [Louis Lambert], 593-594)

La vision du jeune homme associe tous les incidents, les détails auditifs et olfactifs à une vision globale du haut de la colline. Il est à la fois les fantassins et les cavaliers qui avancent à l'aveugle et l'Empereur qui domine l'événement, lui assure son sens historique. Balzac a voulu consacrer à une des batailles de l'Empire un roman qui se serait inscrit parmi les *Scènes de la vie militaire*. Il détaille le projet dans une lettre à Mme Hanska de janvier 1833 et caractérise le combat comme un oxymore, fait d'horreurs et de beautés, mais aussi d'expérience vécue et de recul historique ou littéraire. L'aveuglement des hommes est l'envers obligé de la maîtrise du grand capitaine:

La Bataille viendra après *Le Médecin de campagne*, ce livre dont je vous parle, et n'y a-t-il pas de quoi frémir si je vous dis que *La Bataille* est un livre impossible? Là, j'entreprends de vous initier à toutes les horreurs, à toutes les beautés d'un champ de bataille; ma bataille, c'est Essling. Essling avec toutes ses conséquences. Il faut que, dans son fauteuil, un homme froid voie la campagne, les accidents de terrain, les masses d'hommes, les événements stratégiques, le Danube, les ponts, admire les détails et l'ensemble de cette lutte, entende l'artillerie, s'intéresse à ces mouvements d'échiquier, voie tout, sente, dans chaque articulation de ce grand corps, Napoléon, que je ne montrerai pas, ou que je laisserai voir le soir traversant dans une barque le Danube. Pas une tête de femme, des canons, des chevaux, deux armées, des uniformes; à la première page, le canon gronde, il se tait à la dernière, vous lirez à travers la fumée, et le livre fermé vous devez avoir tout vu intuitivement et vous rappeler la bataille comme si vous y aviez assisté. (Balzac 1990, I, 22-23)

Ce roman impossible, il ne l'a justement jamais écrit. Il n'a jeté sur le papier qu'un début de phrase: "Chapitre premier. Gross-Aspern. / Le 16 mai 1809, vers le milieu de la"². La conciliation rêvée de l'ensemble et des détails, de la vue stratégique et de ce qui est vécu par chacun au ras du terrain, devrait être aussi celle de l'élan épique, tel que l'expriment certains mémoires militaires, et des discordances individuelles qui constituent le domaine propre du récit romanesque. Balzac choisit le moment où le décalage s'aggrave entre le projet napoléonien et les résistances du réel. Les historiens d'aujourd'hui soulignent le renversement:

Une bataille capitale fut livrée les 21 et 22 mai, dans les environs des villages d'Aspern et d'Essling. Ce fut la première grande défaite de l'armée napoléonienne; avec la mort du maréchal de Lannes, ce fut aussi la première fois qu'un maréchal de France perdit la vie sur le champ de bataille. (Robbe, Lagrange 2018, 192-193)

Cette tension, je voudrais l'étudier chez les prédécesseurs de Balzac avant de revenir aux autres batailles de *La Comédie humaine*. Pigault-Lebrun est un des auteurs à succès du début du XIXe siècle. Lancé par *L'Enfant du carnaval* en 1792, il donne régulièrement des récits qui racontent l'époque avec ironie, se défiant des croyances religieuses et des illusions sentimentales. "L'enfant du carnaval" est un bâtard né du viol d'une servante par un capucin sur un coin de table de cuisine. En 1805, *Jérôme* dont le titre, réduit à un seul prénom, désigne un héros sans origine ni passé. L'orphelin incarne une France post-révolutionnaire, résolument tournée vers l'avenir:

² Balzac 1976-1981, XII ["Ébauches rattachées à La Comédie humaine"], 653. Voir Del Lungo 2017.

Vous croyez sans doute que le voile qui couvre ma naissance se lèvera un jour, et qu'après bien des infortunes, je devrai à quelque père que je trouverai lorsque j'y penserai le moins un rang dans la société, une fortune considérable. Détrompez-vous, je n'ai jamais rien dû qu'à moi-même, et je ne m'en estime pas moins. (Pigault-Lebrun 2008 [1805], 140)

Son ascension sociale passe en effet par sa bonne mine et son succès auprès des femmes, ainsi que par ses vertus sociales et sa bravoure militaire. Il s'engage dans l'armée républicaine où la promotion n'est plus conditionnée par la naissance. Il part en Italie à la suite d'un officier dont il courtise la femme. Il entend prouver que "le Français fait également bien l'amour et la guerre". Il passe par le col du Grand-Saint-Bernard, arrive à Pavie et connaît son baptême du feu aux deux batailles de Montebello et de Marengo. La narration fait alterner les *nous*, les *on* de l'armée tout entière et les *je* du novice. Le narrateur reconnaît une incapacité à dominer la scène et des réactions qui relèvent plus de l'automatisme que d'une claire volonté.

Je conviens que je ne vis pas très distinctement ce qui se passa alors : j'étais agité d'un trouble extraordinaire. J'avais machinalement au milieu des combattants, des blessés, des morts ; j'entrai dans le village sans savoir comment j'y étais parvenu. (Pigault-Lebrun 2008 [1805], 523)

Plus tard, dans le combat, il avance, mu par une force dont il n'est pas mieux conscient:

Je m'étonnais sur ma position ; je ne voulus plus voir le sang qui coulait à flots autour de moi, et sans regarder si on me suivait ou non, je me précipitai, sabrant tout ce qui se trouvait devant moi. Était-je poussé par mon courage ou par le désir de me soustraire, par une mort prompte, à l'agonie du péril, sans cesse renaissant? C'est ce dont je n'ai jamais pu me rendre compte. (*Ibidem*, 525)

L'*agonie* est à prendre ici au double sens, ancien et moderne, d'extrême souffrance et de transition vers la mort. Le narrateur se met en danger et il n'est sauvé d'une décharge de canon que par une intervention de son protecteur Ruder (qui est aussi le mari de sa maîtresse) qui se fait tuer à sa place et tombe mort à ses pieds. L'héroïsme militaire qu'il manifeste alors ressemble à une crise de fureur qui l'aveugle et qu'il fait partager à ses camarades. Il ne s'agit plus de *je* ni de *nous*, mais d'un *on* qui suggère un groupe confus et aveugle:

On avance dans le désordre du désespoir, désordre toujours terrible. On enlève la batterie, on égorge ceux qui la défendaient, on la tourne contre l'ennemi. Il hésite, on le pousse ; il se débande, on le poursuit [...] Il demande quartier ; on tue, on immole tout aux mânes de Ruder. (*Ibidem*)

Le combat ne se livre plus d'homme à homme, selon le modèle héroïque. Il met aux prises des masses anonymes et indéfinies: d'un côté, *on*, de l'autre, *tout*. La bataille est gagnée par les Français, mais le silence des armes met le narrateur face à lui-même et lui fait prendre conscience de ce qu'il a fait:

Ce fut alors que, rendu à moi-même, et capable de réflexion, je vis la guerre dans toute son horreur. Des générations éteintes dans leurs sources, des mères, des épouses, des amantes en pleurs, des terres sans culture, et le dernier le laboureur arraché au coin qu'il cultive encore pour remplacer celui qui n'est plus. (*Ibidem*, 526)

La critique de la guerre s'accompagne d'une dénonciation du souverain qui engage une guerre injuste. La jeune République française a justifié ses guerres par la réaction aux attaques ennemies et par la conquête de frontières naturelles. Mais le Directoire, le Consulat et l'Empire passent des guerres de défense, dans le respect des républiques-sœurs, aux guerres de conquête.

Les batailles de Montebello et de Marengo ne sont plus Valmy. La dénonciation du souverain qui a le goût des aventures militaires et qui y entraîne toute la jeunesse des pays occupés pourrait être lue comme une mise en cause de l'Empereur, mais la scène est censée se passer en prairial an VIII, juin 1800, Bonaparte n'est encore que Premier consul:

Oh, qu'il est coupable le souverain qui provoque, qui alimente une guerre injuste ! Et il n'est comptable à personne du sang qu'il fait verser ! Et cette main vengeresse, à laquelle il feint de croire, ne s'appesantit pas sur lui ! Cette main est donc une chimère, qu'on oppose au faible, et que brave le fort. (*Ibidem*)

Bonaparte n'est pas nommé, il est désigné dans le récit par des attributs tels que *le héros, le chef suprême*³. Jérôme lui est présenté avant, puis après la bataille de Montebello et se voit accorder une lieutenance de hussards. Il s'impose comme "un homme né pour commander" (*ibidem*, 535). Il donne sens à une scène de bataille qui risque d'être livrée au hasard des circonstances. Des comparaisons héroïques l'inscrivent dans une continuité de l'histoire militaire: on retrouve le cadavre du commandant Ruder, la main crispée sur son arme, "semblable à Charles XII" (*ibidem*, 527). Les Français ont depuis Marignan la réputation d'être meilleurs à l'attaque qu'à la défense du terrain "pied à pied" (*ibidem*, 538). Jérôme doit être réveillé le matin de Marengo, semblable en cela "à Alexandre et au grand Condé" dont il avoue aussitôt qu'il n'avait "ni les talents, ni l'éclat, ni la réputation" (*ibidem*, 536). Il insiste sur le décalage entre la réalité confuse de la guerre et le commentaire qui suit.

[...] je crois que chacun s'attribuait intérieurement l'honneur de la victoire, car on racontait, d'un ton très modeste à la vérité ce qu'on avait fait de bien ; mais on présentait l'action la plus ordinaire sous le jour le plus important. (*Ibidem*, 530)

Le narrateur lui-même bénéficie d'une amplification de son action alors qu'il n'a cédé qu'à "une rage purement animale", formule qui reprend l'adverbe *machinalement*, employé plus haut (*ibidem*, 523).

Je compris qu'en guerre, comme en finances, les circonstances font souvent beaucoup, quelquefois tout, et que plus d'un homme célèbre, qui ne s'en vante point, leur doit la presque totalité de sa gloire. (*Ibidem*, 532)

L'époque s'interroge sur les *circonstances* comme particularité qui doit permettre d'apprécier avec nuance une responsabilité juridique et d'interpréter la loi en conséquence⁴, mais aussi comme conjoncture qui limite la marge d'initiative politique. En 1798, Germaine de Staël a rédigé *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France*. Pour la théoricienne libérale, les principes équilibrent les circonstances. Pour le romancier agnostique, aucune providence ni transcendance n'assure un sens à l'histoire individuelle et collective. Pigault-Lebrun qui a popularisé l'expression "athée en amour"⁵ reconnaît que l'amour lui-même ne fait pas un dieu de l'homme:

³ Pigault-Lebrun 2008 [1805], 523, 530, 531, 535. Shelly Charles croit lire le général Lannes derrière le héros. Il s'agit plutôt de Bonaparte, me semble-t-il.

⁴ "J'entends par circonstances aggravantes, seulement celles qui, suivant la loi, donnent lieu à une augmentation de peine ; et par circonstances atténuantes, celles qui en nécessitent la diminution" (Bourguignon-Dumolard 1802, 85).

⁵ Duclos parle déjà d'"athéisme en amour" dans les *Mémoires pour servir à l'histoire des amours du XVIIIe siècle* (1751). Pigault-Lebrun utilise "athée en amour" dans *Jérôme* (Pigault-Lebrun 2008 [1805], 576), puis "athéisme en

Un dieu! idée consolante qu'il faut laisser au malheureux. Mais le désordre physique et moral, mais l'affaiblissement de nos organes, et par la suite, celui de notre intelligence; la nécessité de dépérir avant de rendre à la matière éternelle l'imperceptible portion qu'elle nous a prêtée; la réunion lente, mais certaine de nos débris à cette croûte de ruines qui enveloppe ce triste globe, sont-ce là des signes d'immortalité? (*Ibidem*, 533-534)

Tout au plus pouvons-nous compter parfois sur "la reconnaissance des siècles" (*ibidem*, 541). Le commandant Ruder est enterré par Jérôme lui-même à Montebello, anonymement, sans épitaphe, "sans la plus faible indication de ses restes" (*ibidem*, 529). En revanche, le général Desaix, tué à Marengo à 31 ans, est enterré dans la chapelle du Grand Saint-Bernard et nombre de généraux et maréchaux tombés ultérieurement sont inhumés au Panthéon. Le chapitre qui s'intitule non sans quelque ironie "Je marche à la gloire" s'achève par l'évocation de la postérité plantant sur la tombe des grands militaires "ces palmes qui croissent sans cesse, et qui bravent le temps et l'oubli" (*ibidem*, 541). La postérité n'est pas l'immortalité, le narrateur sait tout aussi relatif le bonheur auquel, devenu colonel, il aspire à la fin du roman. Il fait bénir son mariage, fort conventionnellement, par "Monsieur l'archevêque" (*ibidem*, 649). Pigault-Lebrun montre une guerre qui n'a plus grand-chose de juste, mais il maintient Bonaparte comme garant de l'égalité juridique et d'une armée fondée sur le mérite et non plus sur la naissance.

Le titre, choisi par le bien oublié Anne-Philibert-François Claude, dit Nancy, pour son roman publié en 1819, indique le changement de perspective historique dans les années de Restauration: *Alphonse de Coucy, ou quelques scènes de la campagne de Russie*. À un simple prénom⁶ succède un nom à particule: Jérôme, l'enfant trouvé, laisse place à un fils de famille qui, malgré ses fidélités royalistes, s'engage dans l'armée napoléonienne en 1812. Le point de vue double du personnage chez Pigault-Lebrun éclate en deux points de vue, masculin et féminin. Le narrateur décrit la bataille de Borodino avec la compréhension surplombante d'un chef d'armée ou d'un historien qui écrit *a posteriori*. Il pose le décor de la vallée de la Moscowa et des hauteurs de Borodino, il reproduit la proclamation de Napoléon. Des notes en fin de volume confirment l'exactitude documentaire de l'information. Selon la tradition militaire de sa famille, Alphonse s'identifie à ce point de vue officiel, mais il est accompagné par son épouse polonaise, Lisiska, à qui il revient d'exprimer le point de vue de la faiblesse individuelle et du doute, dans ce qui ne se nomme pas encore un monologue intérieur:

[...] Coucy sans doute va faire de nouveau de plus grands efforts pour acquérir cette gloire, objet de ses vœux, cette gloire qu'en ce moment son épouse déteste: à combien de dangers va-t-il s'offrir? Et parmi tous ces traits mortels qui voleront dans les airs, aucun n'atteindra-t-il cette tête chérie? Parmi tant de bras qui donneront la mort, aucun ne pénétrera-t-il jusqu'à ce cœur su fidèle et si tendre? (Nancy 1819, I, 195)

Lisiska observe le "spectacle hideux de la guerre" (*ibidem*, 177): les blés sont fauchés en herbe, les villages incendiés, les paysans révoltés contre leurs maîtres, les soldats malades. "Un grand nombre de chevaux périssaient, et leurs cadavres abandonnés infectaient l'air sur toute

amour" dans les *Mélanges littéraires et critiques* (1816, 101). On retrouve "athée en amour" sous la plume de Balzac dans *La Peau de chagrin* et dans *La Cousine Bette* (voir Delon 2014, 9-10). Un pamphlet de la Restauration parle de ceux qui ne sont ni royalistes ni libéraux, ce seraient des athées en politique, des cyniques qui évolueraient au gré des événements (*Du ministérielisme*, 1818). Talleyrand incarne cette espèce d'"athée en politique et en religion" (*L'Expérience, journal de médecine et de chirurgie*, juillet 1838, 53, repris dans *Encyclographie des sciences médicales*, tome XXX). Pour Hugo, être athée en politique, c'est ne pas croire au peuple (*Choses vues*, 1849).

⁶ J'ai essayé de m'interroger sur la mode des titres de roman constitués par un seul prénom comme *René* ou *Delphine*: "Réduit à son prénom" (Delon 2017, 81-87).

la route” (*ibidem*). La jeune femme s’est installée sur une colline pour suivre la bataille, mais elle perd la maîtrise visuelle de “cet horrible spectacle” (*ibidem*, 199). “Tout son corps est agité de frissons convulsifs; une sueur froide découle de son front” (*ibidem*, 200). Elle retrouve son époux, blessé mais vivant. Le lendemain, à la lumière du jour, elle traverse le champ de bataille et voit “tout ce qu’une pareille journée coûtait à l’humanité”⁷.

De l’un et de l’autre côté la perte avait été immense: sur un terrain d’une vaste étendue, on n’apercevait que débris d’armes et de caissons, que chevaux tués ou blessés, ou qui ayant perdu leur cavalier, erraient en liberté dans la campagne. Le cœur sensible de la fille de Vorionski fut déchiré à la vue de tant d’hommes frappés de mort au printemps de leur vie, à la vue des blessés plus malheureux encore, pour lesquels on ne pouvait trouver ni assez de chirurgiens, ni assez d’asiles, ni même assez de nourriture, et qui expiraient lentement de douleur et de besoin, en implorant des secours qu’on ne pouvait leur donner. (*Ibidem*, 205)

Avec l’incendie de Moscou puis la retraite de l’armée française, décimée par le froid, harcelée par les cosaques, les “scènes d’horreur” (Nancy 1819, II, 111), les “scènes épouvantables” (*ibidem*, 171) se multiplient. Blessé, Alphonse de Coucy se trouve aux côtés de son épouse, exclu des actions militaires, cherchant à interpréter les bruits de l’affrontement: “[...] ils entendirent l’affaire s’engager non loin d’eux: ils distinguaient le sifflement des balles, les cris des combattants; et les boulets, les obus passant par-dessus la chapelle qui leur servait d’asile, allaient fracasser les branches des arbres dont elle était entourée” (*ibidem*, 126). Affamé, dépouillé, transi de froid, le couple ne doit son salut qu’au passage imprévu de du tsar Alexandre et de son frère Constantin qui leur permettent de revenir en Pologne. La fonction protectrice glisse d’un empereur à l’autre. Mais Lisiska succombe finalement à l’épreuve.

Pigault-Lebrun a marqué ses lecteurs, plusieurs romans attestent son influence. Alors que, dans *Alphonse de Coucy*, les aventures libertines n’étaient pas assumées par le héros éponyme mais dévolues à un compagnon d’armes, le chevalier de C*** rapporte ses propres “aventures galantes et militaires” dans le roman de 1817 que Félicité de Choiseul-Meuse n’a pas signé et Gustave de Révanne est cet “amant heureux” qu’annonce le titre de Sophie Gay en 1823 et qui, comme Jérôme, est favorisé par l’épouse de son général. Le chevalier de C*** détaille certaines des batailles auxquelles il participe et qui le font rapidement monter en grade: Schleitz et Iéna en 1806, Eylau et Friedland, l’année suivante. La première “affaire” juxtapose le vertige héroïque sur le coup et la prise de conscience morale après coup: “Mais lorsque l’action fut entièrement finie et que je me trouvais sur le champ de bataille, au milieu des morts et des blessés qui ne pouvaient retenir leurs cris, ce spectacle me remplit tellement de pitié et d’horreur que je fus près de m’évanouir” (Choiseul-Meuse 1817, II, 63-64)⁸. La bataille d’Eylau est racontée selon le même schéma du courage guerrier, puis de l’émotion humaine: “Mais quel que soit l’endurcissement inévitable que produit l’habitude de voir et de répandre le sang, il est des circonstances affreuses dans la guerre dont le souvenir est déchirant et empoisonne tous les honneurs de la victoire” (*ibidem*, 175). Ce souvenir insupportable est le viol d’une jeune châtelaine par des brutes en uniforme qui révulsent le libertin mondain. Dans *Les Malheurs d’un amant heureux* de Sophie Gay, le point de vue officiel est assuré par le militaire, qui peut dialoguer avec le général en chef durant la campagne d’Italie au temps du Directoire et qui gagne des galons, de chapitre en chapitre; le contrepoint dans l’épaisseur du réel par son valet de chambre qui

⁷ “*Journée* se dit aussi pour marquer le jour de quelque bataille signalée, ou la bataille même. La *journée* de Pharsale [...] Nous avons pris cette façon de parler des Italiens qui disent *giornata*” (Trévoux 1471, 257).

⁸ Quelques pages plus loin, la bataille d’Iéna met en scène Bonaparte chef de guerre.

tient la plume. Sophie Gay confie à ce narrateur populaire un goût du détail, un sens de la vie quotidienne que revendiquent les romancières contemporaines.

C'est sur la peinture des mœurs de cette époque, sur le récit des petits détails, trop souvent dédaignés par nos historiens, que je fonde tout l'intérêt de ces mémoires. Les personnes qui ont vécu dans ce temps de désordre et de gloire reconnaîtront la vérité de mes tableaux, et me sauront peut-être bon gré d'avoir peint ce mélange de grandeur, de burlesque, de grossièreté et d'élégance, dont aucun siècle n'avait encore offert l'image. (Gay 1823, II, 56)⁹

L'aide-de-camp participe aux batailles et aux défilés, alors que son valet reste du côté des spectateurs.

Mêlé dans la foule, j'entendais les réflexions les plus contraires. - Quel homme inconcevable! disaient les uns. - *Maldetto bambino!* murmuraient les autres. C'est un Dieu! - *Quest'è il diavolo!* et tous ces discours étaient couverts par les cris de Vive Bonaparte. (*Ibidem*, 61)

Gustave de Révanne met sur le compte de l'entraînement les élans de bravoure qui lui ont valu le grade de chef d'escadron. Son récit passe de l'imparfait au présent et de la première personne du singulier à celle du pluriel:

Mais comment l'avez-vous mérité cet honneur? - En faisant comme les autres. J'étais avec Berthier et Masséna au moment où nos grenadiers, foudroyés par le feu des trente pièces de canon qui défendaient le pont de Lodi, hésitaient à franchir ce pas dangereux; je m'élançais avec mes camarades; nous bravons la mitraille: notre exemple est bientôt suivi de tous, et l'armée passe le pont. (*Ibidem*, 95-96)

Quelques chapitres plus loin, il devient chef de brigade pour s'être fait remarquer sur le champ de bataille alors qu'il était prêt à se battre en duel avec son général et qu'il dépensait sa rage dans le combat. L'héroïsme n'est qu'un mouvement irraisonné de colère. "Dans le désespoir de ne pouvoir atteindre le cœur de l'homme qui l'outrage, il frappe tout ce qui s'oppose à son passage, répand la terreur dans les rangs autrichiens, les disperse et protège ainsi la marche de Masséna qui gagne le plateau de Rivoli" (Gay 1823, III, 64). Le narrateur reproduit, dans le corps du texte ou bien en note en bas de page, les proclamations de Bonaparte qui redonnent un sens à l'héroïsme. En 1823, la libérale Sophie Gay participe à la légende napoléonienne, juste après la mort de l'exilé de Sainte-Hélène. L'épisode où les Français libèrent une religieuse enfermée dans un *in-pace* et se cotisent pour lui assurer une dot exalte la fonction libératrice de l'armée d'Italie. Une note propose à Horace Vernet, peintre de batailles, cette glorification de l'armée française au service des républiques-sœurs¹⁰. La réalité cruelle du front est évacuée au profit des défilés et des scènes à l'arrière.

Les pages de Stendhal sur Waterloo semblent faire écho à celles de Pigaut-Lebrun sur Montebello et Marengo. Pour se faire accepter et approcher de son héros, Fabrice est prêt lui aussi à se dire "jeune bourgeois amoureux de la femme de quelque capitaine du 4^e de hussards"¹¹,

⁹ La future Adélaïde de Souza dans l'Avant-Propos d'*Adèle de Sénange* revendiquait "ces détails fugitifs qui occupent l'espace entre les événements de la vie" (1798 [1794], tome I, 20).

¹⁰ "Nous recommandons à M. Horace Vernet ce tableau touchant : il est digne du grand maître dont le talent patriotique a déjà consacré tant de fois la valeur et la générosité de nos guerriers" (Gay 1823, II, 259).

¹¹ *La Chartreuse de Parme*, dans Chavanette 2015, 511. Cécile Meynard (2019) confronte les journaux et les lettres d'Henri Beyle, documents mi-intimes mi-publics à l'invention romanesque dans "Stendhal et les campagnes napoléoniennes".

situation de Jérôme et d'Alphonse de Révanne. Comme eux, il est très jeune et, selon le mot de Stendhal, il perd son pucelage dans cette première bataille dont il est plus spectateur qu'acteur. Il est "bien né" comme le personnage de Sophie Gay, mais cache sa naissance sous une fausse identité. Comme lui, il se perd, étourdi par la fumée, le bruit, la peur et l'alcool, mais étranger, sujet de l'empereur d'Autriche, il ne peut même pas compter sur un protecteur à l'intérieur de l'armée napoléonienne, il se fait régulièrement voler par les militaires français, et doit se contenter des conseils d'une cantinière et d'un caporal. "Il n'y comprenait rien du tout" (Chavanette 2015, 521) et "La fumée l'empêchait de rien distinguer du côté vers lequel on s'avancait" (*ibidem*, 522). Alors que Jérôme est présenté deux fois au héros de Marengo, qu'il en est reconnu, Fabrice ne sait pas identifier le maréchal Ney dans un quatuor de généraux, près desquels il se trouve plusieurs fois, et ne voit pas l'Empereur quand celui-ci passe devant lui. Balzac avait écrit à Mme Hanska qu'il fallait ne pas montrer Napoléon ou simplement le laisser apercevoir à la tombée de la nuit. C'est ce que fait Stendhal qui, pour désigner Fabrice, joue sur le double sens, poétique et militaire, de *héros*: "Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment" (*ibidem*, 519). Les références du jeune Italien sont moins historiques que celles du jeune Français de Pigault-Lebrun, il les puise dans Le Tasse et dans l'Arioste (*ibidem*, 526). Pleurant ses illusions sur la fraternité d'armes et la camaraderie de combat, il se met "à pleurer à chaudes larmes" et défait "un à un tous ses beaux rêves d'amitié chevaleresque et sublime, comme celle des héros de *La Jérusalem délivrée*" (*ibidem*, 528). On est passé de l'idéal épique aux dures réalités du roman.

Voir arriver la mort n'était rien, entouré d'âmes héroïques et tendres, de nobles amis qui vous serrent la main au moment du dernier soupir! mais garder son enthousiasme, entouré de vils fripons! (*Ibidem*)

Les réflexes de chasseur de Fabrice qui abat son Prussien valent la "rage purement animale" de Jérôme. Mais le paragraphe sur les horreurs de la guerre, que Pigault-Lebrun attribue à un retour de son personnage sur lui-même, se dissémine sous la plume de Stendhal en émotions particulières de Fabrice, frappé par son premier cadavre aux pieds sales et à l'œil obstinément ouvert, par le cheval abattu qui engage ses pieds (Stendhal ne dit pas ses pattes) dans ses propres entrailles, par le beau jeune homme en uniforme de cuirassier auquel on coupe une jambe. Pigault-Lebrun associait l'absurdité de la guerre et la confiance dans Napoléon garant des acquis de la Révolution. Trente-cinq ans plus tard, Stendhal associe lui aussi l'horreur de la guerre à l'enthousiasme pour ce que peut encore incarner Napoléon. Il se donne le plaisir romanesque de faire croiser à Fabrice un général qui est le lieutenant Robert de l'ouverture du récit et le véritable père du personnage: "Quel bonheur il eût trouvé à voir Fabrice Del Dongo!" (*ibidem*, 526). L'irréel du conditionnel sépare le romanesque du roman¹².

Dans la fameuse lettre qu'il adresse à l'auteur de *La Chartreuse de Parme*, Balzac dit son admiration et même sa jalousie pour "cette superbe et vraie description de bataille" que comporte le roman: "Ce morceau m'a ravi, chagriné, enchanté, désespéré. Je vous le dis naïvement" (*ibidem*, 862). Stendhal a su rendre la confusion de la bataille, n'en évoquant le sens et l'enjeu qu'à travers l'enthousiasme de Fabrice et la présence-absence de Napoléon. Balzac n'a pu dire pareil éclatement de la scène en une série de détails qui ne semblent plus pouvoir s'organiser en un événement fixé par une carte d'état-major¹³ et un grand récit historique. Mais, dans deux de ses textes, il a su raconter la revanche du détail, les chemins de traverse de l'individu, le débor-

¹² Voir Declercq, Murat 2004.

¹³ Voir dans *Napoléon stratège* les numéros 65 à 71 du catalogue (Robbe, Lagrange 2018).

dement du récit officiel par un hasard. Le discours généralisant de l'histoire se détraque quand une personne ne correspond plus au personnage qui lui a été assigné. On songe au *Cuirassier blessé* de Géricault, homme seul dans un paysage gris qui a perdu sa signification¹⁴. Le cavalier quitte le feu, s'éloigne d'un de ces champs de bataille que la peinture avait complaisamment mis en scène comme une confrontation claire et à laquelle elle avait donné sens, telle a été la peinture de Gros à la gloire de l'empereur¹⁵. C'est cette sortie du sens que le colonel Chabert essaie d'expliquer à l'avoué:

[...] peut-être savez-vous que je commandais un régiment de cavalerie à Eylau. J'ai été pour beaucoup dans le succès de la célèbre charge que fit Murat, et qui décida le gain de la bataille. Malheureusement pour moi, ma mort est un fait historique consigné dans les *Victoires et conquêtes*, où elle est rapportée en détail. (Balzac 1976-1981, III [*Le Colonel Chabert*], 323)¹⁶

Sa mort est annoncée à l'empereur, vérifiée par deux chirurgiens, puis établie administrativement, entérinée par les livres d'histoire. Avoir survécu à une blessure profonde, au piétinement de tout un régiment, à l'enterrement dans une fosse commune et au froid est statistiquement exceptionnel, mais les explications du vieil officier sont "vraisemblables" (*ibidem*, 324). Son histoire personnelle échappe au regard panoramique de l'Empereur et de l'Histoire, mais aussi à l'ordre bourgeois de la Restauration. Celle du maréchal des logis Boutin qu'il rencontre dans la rue n'est pas moins extraordinaire. Ils représentent tous les déçus, tous les exclus de l'évolution politique et sociale du pays. "Enfant d'hôpital" (*ibidem*, 331), Chabert a bénéficié de l'égalité républicaine. Il a fait carrière dans l'armée et se voit rattrapé par une forme de retour à l'Ancien Régime. Il finit à Bicêtre comme l'Empereur déchu à Sainte-Hélène. Il n'a plus qu'un prénom: "Je me nomme Hyacinthe" (*ibidem*, 372). Le Jérôme de Pigault-Lebrun s'impose et le lecteur le quitte, promis aux premières classes. Quelques décennies plus tard, le colonel Chabert perd son titre, son nom, tout ce que lui avait gagné sa bravoure. Il redevient un simple prénom.

La bataille qui fait basculer son destin doit être comparée à celle qui transforme une femme du monde en une femme des bois. "Adieu" rapporte la détermination d'une jeune femme qui a tenu à suivre son mari jusqu'en Russie, comme Lisiski, l'épouse d'Alphonse de Coucy, mais l'héroïne d'*Adieu* a assisté à la perte de raison de son époux et à sa mort. Elle se trouve bloquée avec lui devant un fleuve glacé, promise à la mort. La bataille de la Bérésina les confronte à l'hiver russe, à la débandade de la grande armée et au harcèlement des cosaques. Un jeune officier se démène pour sauver Mme de Vandières; un radeau est construit, la jeune femme y monte et assiste à la mort de son sauveur qui, déséquilibré, roule dans la rivière. "Au moment où il y tombait, un glaçon lui coupa la tête, et la lança au loin, comme un boulet" (Balzac 1976-1981, X, 1001). Elle ne peut que crier: Adieu! Sa vie morale s'arrête avec ce nouveau traumatisme. Elle traîne sa folie à travers l'Allemagne, entre les hôpitaux et le trottoir. Au bout de cette errance reconnue à Strasbourg, elle est recueillie par un oncle médecin sans retrouver sa lucidité. Elle vit à moitié dans un bois avec les animaux. Elle partage avec la veuve du colonel Chabert la conviction que celui qu'elle considère comme son amant a perdu la vie sur le champ de bataille, l'une s'empresse de se remarier, l'autre vit son deuil dans la folie et l'ensauvagement. Dans un cas comme dans l'autre, le mari ou l'amant est pourtant vivant contre toutes les évidences. Le

¹⁴ Voir Laveissière, Michel 1991, 50-51 et 345-346.

¹⁵ Voir Delaplanche, Sanson, 2009, 141-145.

¹⁶ Les *Victoires et conquêtes* constituent une série de 27 volumes, publiés par Panckoucke entre 1817 et 1825, qui recensent les guerres de 1792 à 1815. D'autres séries contemporaines et les mémoires des acteurs et témoins nourrissent une intense bataille historiographique sur la bataille napoléonienne.

baron Philippe de Sucey n'a pas été décapité, il a survécu à la Bérésina glacée, été fait prisonnier par les cosaques et retenu "six ans au fond de la Sibérie" (*ibidem*, 975). Revenu en France, ayant retrouvé son statut social, un hasard au cours d'une chasse le met en présence de la femme aimée. Il découvre sa situation physique et morale. Selon les propositions de la nouvelle école aliéniste, il entreprend une expérience plus radicale que l'attente prudente de l'oncle. Il transforme une de ses terres près de Saint-Germain en une réplique des bords de la Bérésina, il reproduit un village brûlé et déguise des centaines de paysans en soldats épuisés. Il laisse pousser sa barbe et fait habiller la démente comme elle pouvait l'être des années plus tôt. Il reconstitue la scène traumatique dans l'espoir de permettre son dépassement.

Mme de Vandières laissa échapper un cri qui glaça tous les cœurs, et se plaça devant le colonel qui palpitait. Elle se recueillit, regarda d'abord vaguement cet étranger tableau [...] elle passa la main sur son front avec l'expression vive d'une personne qui médite, elle contempla ce souvenir vivant, cette vie passée traduite devant elle, tourna vivement les yeux vers Philippe, et *le vit*. (Balzac 1976-1981, X [Adieu], 1012)

Le dernier est souligné à l'italique: elle reconnaît son amant et meurt entre ses bras. Celui-ci, promu général peu après, se brûle la cervelle. Ils sont l'un et l'autre de ceux pour qui le passé ne passe pas, pour qui l'horreur de la guerre est indépassable.

Napoléon fait l'objet d'un conflit de mémoire depuis deux siècles. L'homme de guerre continue à être salué comme un stratège qui a su mettre à son service les ressources modernes de l'artillerie, des moyens de transport, de l'information, mais sa face sombre est la confusion de champs de bataille où l'individu est désorienté, où il perd son humanité et son identité. La maîtrise du général en chef avec sa lunette¹⁷ suppose l'aveuglement de Jérôme et de Fabrice, l'effacement du colonel Chabert et du colonel Philippe. Les bouffées de folie qui saisissent Jérôme sont passagères, celle qui emporte Mme de Vandières se prolonge. Pigault-Lebrun traitait de chimère la "main vengeresse" qui ferait justice des mauvais princes. Balzac achève la nouvelle, datée de mars 1830, par une définition de son personnage masculin comme un homme fort, livrant combat à quelque monstre inconnu, auquel Dieu a un moment retiré "sa main puissante" (Balzac 1979 [1830], 1014). Cette main ne se manifeste que par son absence. A-t-elle manqué à l'empereur le jour de Waterloo? La nouvelle est aussi un adieu à Napoléon.

Victor Hugo le réintroduit dans *Les Misérables* comme un héros de l'Histoire, il fera de Waterloo un moment du grand récit national et européen. Tolstoï s'inscrira à sa suite avec *Guerre et Paix* qui offrira au cinéma l'occasion de panoramiques et de plans rapprochés¹⁸, entre l'histoire d'une continuité et l'éparpillement des destins individuels. Chateaubriand est sans doute parvenu à inventer un point de vue qui ne soit ni l'aveuglement du témoin perdu dans la mêlée ni le surplomb du général ou de l'historien. Deux chapitres des *Mémoires d'outre-tombe* s'intitulent successivement "La bataille de Waterloo" et "Confusion à Gand. Quelle fut la bataille de Waterloo". La bataille dans sa réalité vécue n'a que peu à voir avec la bataille racontée par l'histoire, la confusion en direct avec le sens fixé grâce au recul. "Le 18 juin 1815, vers midi, je sortis de Gand par la porte de Bruxelles" (Chateaubriand 1989-1998, II, 621). Un roulement sourd pourrait annoncer un orage, mais c'est l'air et la terre qui tremblent.

Ces détonations moins vastes, moins onduleuses, moins liées ensemble que celles de la foudre firent naître dans mon esprit l'idée d'un combat [...] un vent du sud s'étant levé m'apporta plus distinctement

¹⁷ *Napoléon stratège*, cat. 1, p. 38, cat. 106, p. 259, cat. 107, p. 134 (Robbe, Lagrange 2018).

¹⁸ Voir Gaspard Delon 2011.

le bruit de l'artillerie. Cette grande bataille, encore sans nom, dont j'écoutais les échos au pied d'un peuplier, et dont une horloge de village venait de sonner les funérailles inconnues, était la bataille de Waterloo. (*Ibidem*, II, 622)

Le mémorialiste ne se situe ni au cœur de l'action ni sur une hauteur dominant la scène, il se trouve à l'écart, en dehors de la troupe qui entoure le roi en fuite, réduit à l'écho de l'événement et à l'éventail des possibles. "Auditeur silencieux et solitaire du formidable arrêt des destinées", il n'appartient ni à la cour de Louis XVIII qu'il rejoindra bientôt, ni aux armées qui s'affrontent. Il affirme son indépendance. Dans les scènes de bataille, l'aveuglement ou la myopie proviennent d'être trop près de l'action, Chateaubriand quant à lui ne voit rien, sa situation aux portes de Gand figure le recul de l'écrivain et du mémorialiste. Deux paragraphes du chapitre sont constitués essentiellement de questions. La fidélité monarchique s'oppose au réflexe national, le sens de la liberté à celui de la gloire, le combat pour la liberté se substituant à la lutte pour la légitimité dynastique.

Si Napoléon l'emportait, que devenait notre liberté? [...] Wellington triomphait-il? La légitimité rentrait donc dans Paris derrière ces uniformes rouges qui venaient reteindre leur pourpre au sang des Français. "La nouvelle se diffuse d'abord d'une victoire de Napoléon, avant que sa défaite soit rétablie. Alors le mémorialiste raconte à nouveau Waterloo, au présent, du point de vue de l'histoire telle qu'on peut l'écrire après coup, et il raconte ainsi "comme le sommaire de toutes les batailles de l'Empire". (*Ibidem*, II, 625)

Un parallèle s'impose discrètement entre le témoin, réduit aux bruits lointains, et le grand capitaine aveuglé par sa gloire, ne songeant même pas à fuir. "Non loin d'eux [les grenadiers blessés] l'homme des batailles écoutait, l'œil fixe, le dernier coup de canon qu'il devait entendre de sa vie" (*ibidem*, 626). Chateaubriand et Napoléon rêvent à l'histoire en train de s'écrire.

Il reste à lire le roman de Balzac qu'un habile pasticheur a publié en 1997. Avec son complice Michel-Antoine Burnier, Patrick Rambaud a composé de savoureuses parodies, dont un *Roland Barthes sans peine*. Il signe seul en 1997 *La Bataille* qui réalise le projet de Balzac et repose sur une solide documentation. Il fournit à la fin du livre des notes historiques et une bibliographie. Essling lui paraît le moment charnière où la guerre change de nature. C'est un premier échec pour Napoléon et le début des grandes hécatombes. Le récit se déroule sur deux jours et deux nuits. Il met en scène l'Empereur dès le premier chapitre, mais un Empereur qui n'est plus le général révolutionnaire forçant le destin. "Le 16 mai 1809, vers le milieu de la journée", il descend d'une berline ordinaire et sans écusson qui longe le Danube. "Napoléon commençait à s'empâter. Son gilet de casimir serrait un ventre déjà rond, il n'avait plus de cou, presque pas d'épaule" (Rambaud 1997, 10)¹⁹. Dans le dernier chapitre, il assiste à une revue, tel qu'en lui-même le fixent la propagande et bientôt la légende, alors qu'il est dévoré par l'eczéma et qu'on sait qu'il a du mal à se maintenir sur une selle:

Napoléon resta sur son cheval blanc, dans sa tenue de colonel des grenadiers, gilet, veste bleue, parements rouges, à priser sans cesse au milieu de son État-Major complet. La Garde impériale défila dans un ordre parfait et en musique; les hommes étaient reposés, propres, rasés, astiqués. (*Ibidem*, 279)

¹⁹ Le TLF (<<http://atilf.atilf.fr/>>) illustre la définition du *casimir* – drap léger dont le nom est une déformation de *cachemire* – d'une citation de Balzac: "Napoléon était assis sur une chaise grossière [...] son célèbre uniforme vert, traversé par son grand cordon rouge, rehaussé par le dessous blanc de sa culotte de casimir et de son gilet, faisait admirablement bien valoir sa figure césarienne pâle et terrible" (*Une Ténébreuse affaire*, 1841).

Cette image d'Épinal est l'exacte antithèse des cafouillages et du carnage évoqués durant tout le récit. L'Empereur affirme sa maîtrise, il consulte des cartes, griffonne un plan des deux rives du Danube au niveau de l'île de Lobau (reproduit dans le livre p. 107). Un télescope de campagne est installé dans un arbre pour lui, mais il préfère envoyer un aide-de-camp. La recommandation est un résumé de la situation: "Ne considérez pas les hommes mais les masses" (*ibidem*, 131). La réalité romanesque c'est une mêlée tragique et bouffonne de charges aveugles, de corps blessés, mutilés, amputés, de cadavres abandonnés. On retrouve le cheval de *La Chartreuse* au ventre ouvert et on assiste à la lente agonie du maréchal Lannes, fidèle d'entre les fidèles qui a accompagné Bonaparte, puis Napoléon dans toutes ses campagnes, blessé, amputé des deux jambes et finalement emporté par la gangrène. Le recul est moins assuré par une maîtrise stratégique qui échappe à l'Empereur que par l'écart esthétique qui s'incarne dans un commissaire-adjoint, passionné de littérature, et dans un aide-de-camp du maréchal Berthier, passionné de peinture, c'est-à-dire Henri Beyle, futur Stendhal, et Louis-François Lejeune, récemment promu colonel, bientôt baron d'Empire et général. Ils vont et viennent entre Vienne et le champ de bataille et trouvent le temps d'amours passagères.

Ce roman de 1997 dit assez la permanence de la bataille napoléonienne dans l'imaginaire d'aujourd'hui. Le corps de Jean Lannes, duc de Montebello, a été envoyé au Panthéon; Napoléon est enterré aux Invalides, à mi-chemin symbolique entre Saint-Denis nécropole monarchique et le Panthéon républicain²⁰. Les boulevards qui ceignent la Capitale portent le nom des maréchaux d'Empire; des noms de bataille continuent à occuper la toponymie parisienne. Les avenues de la Grande Armée, d'Iéna (1806), de Friedland (1807), de Wagram (1809) rayonnent autour de l'Arc de triomphe de l'Étoile. Dans toute l'Europe, l'emplacement des carnages s'est transformé en lieux de mémoire, de tourisme et de commerce. Quelques nostalgiques reconstituent les batailles les plus fameuses. La mémoire cherche à devenir une leçon histoire tandis qu'un rêve impérial d'unité du continent devrait se changer en évidence démocratique d'une identité européenne.

Références bibliographiques

- Balzac Honoré de (1976-1981), *La Comédie humaine*, édition publiée sous la direction de Pierre-Georges Castex, Paris, Gallimard, 12 tomes. Voir *Adieu* (tome X), *Le Colonel Chabert* (tome III), *Louis Lambert* (tome XI), "Ébauches rattachées à *La Comédie humaine*" (tome XII).
- (1990), *Lettres à Madame Hańska*, textes classés et annotés par Roger Pierrot, Paris, Robert Laffont, 2 tomes.
- Bourguignon-Dumolard C.S. (1802), *Mémoire qui a remporté le prix en l'an X, sur cette question posée par l'Institut national: Quels sont les moyens de perfectionner en France l'institution du jury?*, Imprimerie de la République, Paris, Prairial an X.
- Chateaubriand François de (1989-1998), *Mémoires d'outre-tombe*, éd. par Jean-Claude Berchet, Paris, Classiques Garnier, 4 tomes.
- Chavanette Loris, éd. (2015), *Waterloo. Acteurs, historiens, écrivains*, préface de Patrice Gueniffey, Paris, Folio classique.
- Choiseul-Meuse Félicité de (1817), *Amour et gloire, aventures galantes et militaires du chevalier de C****, par l'auteur de *Julie, ou j'ai sauvé ma rose*, d'*Amélie de Saint-Far*, etc. etc., Paris, Pigoreau, 4 tomes.
- Declercq Gilles, Murat Michel (2004), *Le Romanesque*, Paris, Presses Université nouvelle.
- Del Lungo Andrea (2017), "L'impossible bataille de Balzac, ou le Waterloo de l'écriture", in Damien Zanone (éd.), *La Chose de Waterloo. Une bataille en littérature*, Leiden-Boston, Brill Rodopi, 87-110.

²⁰ Voir Delon 2019.

- Delaplanche Jérôme, Sanson Axel (2009), *Peindre la guerre*, Paris, Le Passage-Nicolas Chaudun.
- Delon Gaspard (2011), *Les scènes de bataille rangée dans le cinéma hollywoodien contemporain (1995-2011). Formatage et renouvellement d'une séquence stratégique*, thèse, Paris-Nanterre.
- Delon Michel (2014), *Sade un athée en amour*, Paris, Flammarion.
- (2017), “Réduit à son prénom”, *Société Chateaubriand*, vol. 60, 81-87.
- (2019), “Panthéon et recherche d'une sacralité laïque”, *Rivista di letteratura moderna e comparate*, vol. 72, n. 1, 69-81.
- Du Ministérialisme* (1818), à Paris, chez Duponcet, Delaunay, <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bp-t6k6115380b>> (11/2020).
- Gay Sophie (1823), *Les Malheurs d'un amant heureux, ou Mémoires d'un jeune aide-de-camp de Napoléon Bonaparte, écrits par son valet de chambre*, Paris, Boulland et Tardieu, 3 tomes.
- Larousse Pierre (1866-1877), *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, Paris, Larousse, 17 tomes.
- Laveissière Sylvain, Michel Régis (1991), *Géricault*, Paris, Réunion des musées nationaux.
- Meynard Cécile (2019), “Stendhal et les campagnes napoléoniennes”, *Revue italienne d'études françaises* vol. 9, s.p.
- Nancy Anne-Philibert-François Claude, dit (1819), *Alphonse de Coucy, ou quelques scènes de la campagne de Russie*, par A.P.F. N..., Metz, Devilly, 2 tomes.
- Pigault-Lebrun, Charles-Antoine-Guillaume Pigault de l'Épinois, dit (2008 [1805]), *Jérôme*, éd. par Shelly Charles, Paris, Société des textes français modernes.
- Rambaud Patrick (1997), *La Bataille*, Paris, Grasset.
- Robbe Émilie, Lagrange François, eds. (2013), *Napoléon et l'Europe*, Paris, Somogy-Musée de l'armée.
- (2018) *Napoléon stratège*, Paris, Lienart-Musée de l'armée-Invalides.
- Sarr Felwine, Savoy Bénédicte (2018), *Restituer le patrimoine africain*, Paris, Seuil-Philippe Rey.
- Savoy Bénédicte, Hrsg. (2010), *Napoleon und Europa. Traum und Trauma*, München, Prestel.
- (2013), “Exposition impossible? Retour sur l'exposition de Berlin”, in Robbe, Lagrange 2013, 98-100.
- Souza Adélaïde de (1798 [1794]), *Adèle de Sénange, ou Lettres de Lord Sydenham*, Genève-Paris, Paschoud-Maradan, 2 tomes.